

Les mots d'un territoire d'Amérique, entre la passion de la littérature et celle de la nature : une entrevue avec Louis Hamelin

Par Jean-Sébastien Ménard

Louis Hamelin est un des écrivains les plus importants de sa génération. Il a écrit plusieurs romans, dont *La Constellation du Lynx*¹, *La Rage*², *Betsi Larousse*³ et *Le joueur de flûte*⁴. Il a aussi écrit des essais, dont *Fabrications*⁵ et *Le voyage en pot*⁶. Il publie fréquemment des chroniques dans *Le Devoir*⁷. Le 17 janvier 2019, dans le cadre de la campagne de valorisation du français *Le français s'affiche*, j'ai discuté avec lui.



Photo : gracieuseté de Louis Hamelin

Monsieur Hamelin, est-ce possible de vous présenter et de nous parler un peu de votre parcours?

Je suis un écrivain et romancier québécois. J'ai une formation scientifique en biologie, mais très tôt, j'ai dérivé du côté de la littérature. J'ai aussi poursuivi mes études universitaires dans ce domaine. Vers 30 ans, je suis devenu écrivain à temps plein avec mon premier roman, *La Rage*⁸, et, depuis, j'ai toujours été un écrivain professionnel et un tripeux de la langue.

Je pense que c'était évident dès mon premier livre que j'étais un passionné des mots et de la langue. Cela ne m'a jamais quitté. Je pense que c'est une qualité importante chez un écrivain. Cela dit, avoir la passion de la langue est important pour tout le monde, dans la vie de tous

¹ Louis Hamelin, *La Constellation du Lynx*, Montréal, Boréal, 2010.

² Louis Hamelin, *La Rage*, Montréal, Québec/Amérique, 1989.

³ Louis Hamelin, *Betsi Larousse*, Montréal, XYZ, 1994.

⁴ Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, Montréal, Boréal, 2001.

⁵ Louis Hamelin, *Fabrications*, Montréal, PUM, 2014.

⁶ Louis Hamelin, *Le voyage en pot*, Montréal, Boréal, 1999.

⁷ Voir <https://www.ledevoir.com/auteur/louis-hamelin>

⁸ Louis Hamelin, *La Rage*, op. cit.

les jours. Avec quelques autres passions, comme la nature et l'histoire, c'est encore celle qui me sert de carburant principal comme écrivain.

Qu'est-ce que le français pour vous? Qu'est-ce que cette langue représente pour vous?

Je ne parlerai pas de la langue maternelle. C'est un concept un peu galvaudé.

Le français représente pour moi un univers fascinant. Pour moi, une langue, c'est quelque chose d'aussi complet qu'un écosystème dans le monde naturel : c'est un univers rempli de liens, de secrets et de richesses cachées qui sont à découvrir.

J'ai toujours eu un intérêt pour les mots en eux-mêmes, les mots comme des espèces de créatures parfois étranges. Lorsqu'on est un jeune écrivain et qu'on commence, la langue est un univers à s'approprier. Il y a une certaine langue maternelle qui vient de soi, mais la langue d'un écrivain, c'est une chose qu'on doit bâtir, qu'on doit construire au fil des lectures. Quand j'avais 28 ou 30 ans, la langue représentait un défi intellectuel. Quand je lisais des auteurs qui sont considérés comme difficiles, comme Hubert Aquin ou Gérard Bessette, qui utilisent souvent des termes assez recherchés, je le prenais comme un défi intellectuel.

Encore aujourd'hui, la langue représente un certain défi pour moi. Je m'amuse régulièrement à faire des anagrammes et des mots croisés dans le journal. Quand je fais ça, j'ai l'impression de faire mes gammes, comme si j'étais un musicien. On me donne une définition ou des lettres et je dois faire un mot avec ça. J'aime beaucoup ces jeux de la langue quand on écrit, et même au quotidien, en lisant le journal, le matin. Je trouve que c'est important.

Quand vous écrivez, vous maniez la langue. La langue devient votre outil de travail, votre instrument, et vous jouez dans tous les registres. Dans vos romans, les personnages vont parfois utiliser le joul ou une langue familière et cela va cohabiter avec une langue qui, par ailleurs, est souvent aussi très soutenue. Quel est votre rapport avec les différents registres de langue, avec le joul, avec ce matériel?

Je ne suis pas du tout un puriste qui aime une langue élégante et qui donne l'impression d'être un peu au-dessus de la mêlée. Une langue normative, ce n'est pas du tout mon approche. Les puristes de la langue, y compris ceux qui corrigent les gens à la radio, m'énervent un peu. Moi, en fait, je prétends pratiquer une langue qui est la langue québécoise écrite, qui est une variété du français. Habituellement, un écrivain québécois n'écrit pas comme un écrivain français de Paris. Nous avons une langue littéraire qui nous est propre. En même temps, mon rapport à la langue en est un d'ouverture maximale.

Pour ce qui est du joul, en littérature québécoise, c'est un moment historique important dans les années 1960, mais c'est aussi très limité. Je pense qu'un écrivain d'aujourd'hui ne doit surtout pas s'arrêter à tenter de retranscrire une espèce de langue imaginaire du peuple, qui serait le joul. Il doit s'ouvrir à tout ce qui est français. Moi, j'ai tendance à dire que tout ce qui est français m'appartient.

Je me souviens que le romancier Christian Mistral⁹, à une certaine époque, dans ses premiers romans, utilisait beaucoup d'argot français. Au début, ça m'énervait, mais à un moment, je me suis dit : « C'est du français, et tout ce qui est français nous appartient, y compris, évidemment, les croisements avec d'autres langues, les anglicismes et tout ça ». Je pense que l'important, c'est qu'une langue soit structurée. La langue, c'est la structure de la pensée. Il faut penser clairement.

J'ai parlé de Hubert Aquin précédemment. Pour moi, c'est un peu un maître. J'aime bien quand, dans ses romans, voire dans une même phrase, il passe d'une langue très savante, ponctuée de termes scientifiques et de mots recherchés, à des sacres québécois. Mon approche de la langue, elle est comme ça. C'est une sorte de champ de bataille linguistique où des niveaux différents peuvent cohabiter et s'enrichir mutuellement.

En même temps, je comprends que lorsqu'on apprend la langue, lorsqu'on apprend à écrire, on est obligé de suivre une certaine norme. Toutefois, la littérature existe pour faire éclater ces frontières.

Quel est votre rapport à l'écriture? Avez-vous des rituels d'écriture? Réécrivez-vous beaucoup vos textes?

Je les réécris beaucoup. En fait, habituellement, mes premiers jets ne sont pas très aboutis et partent un peu dans toutes les directions. C'est au cours de la première réécriture, particulièrement – c'est ce que je suis en train de faire en ce moment pour mon prochain livre –, que je réorganise le tout. C'est là que tout tombe en place.

Certains auteurs affirment avoir réussi à écrire leur livre en trois semaines sans ne jamais corriger ou changer une virgule. Je pense que cela relève du mythe personnel de ces auteurs, parce qu'en général, un écrivain doit toujours réécrire et réviser ses textes.

Un texte n'est jamais parfait, mais avant de l'abandonner à l'éditeur, on espère quand même approcher un peu d'un état du texte qui serait non pas parfait, mais abouti. Pour y parvenir, c'est énormément de travail. Je pense que c'est important pour un écrivain de ne pas penser qu'il a le génie inné de la langue. La maîtrise de la langue, ça se développe.

Quand j'écris, je prends beaucoup de notes. Je fais un premier jet, qui est toujours le plus angoissant – parce que c'est là qu'on crée vraiment, qu'on élabore à partir de rien –, et puis je réécris. La réécriture, c'est déjà une étape plus rassurante, parce qu'on a une matière de base à partir de laquelle on travaille.

Je suis un de ces écrivains un peu laborieux, à la Flaubert, je dirais, qui retravaillent beaucoup leurs textes avant de les abandonner à l'éditeur.

⁹ Pour en savoir plus sur Christian Mistral, voir <http://christianmistral.com/not.html>.

Est-ce qu'écrire un roman, une nouvelle ou une chronique dans *Le Devoir*, c'est le même travail? Est-ce le même rapport à la langue et à l'écriture? Aborde-t-on l'écriture de la même manière?

Non. Les différents genres imposent leurs différentes contraintes. On n'écrit pas une chronique comme on écrit une page ou un chapitre de roman, parce que lorsque je fais une chronique, j'essaie évidemment de faire un travail littéraire, mais, en même temps, l'éthique qui s'y applique en est une journalistique.

Quand j'écris une chronique, je ne me corrige pas à l'infini. Une fois que je l'ai terminée, je la relis, je fais quelques petites modifications et je l'envoie. J'appelle cela l'éthique journalistique, c'est-à-dire que c'est écrit pour être consommé dans un futur très proche. On n'a pas un temps infini devant soi.

Il n'y a rien de vraiment comparable à l'écriture d'un roman parce que lorsqu'on écrit un roman, on s'embarque dans un voyage. Ce n'est pas l'affaire d'une semaine ou deux, comme pour l'écriture d'une nouvelle. Quand on écrit un roman, on s'embarque pour des mois, voire des années. Littérairement, c'est extrêmement exigeant de demeurer rigoureux aussi longtemps. Pour moi, le roman, c'est le marathon, le grand défi.

J'aime beaucoup écrire des nouvelles pour d'autres raisons, même si je n'en ai pas beaucoup publiées. Dans une nouvelle, on peut concentrer plus d'effets dans un moins grand espace.

Pour ce qui est de la chronique, c'est un laboratoire d'idées où l'on met à l'essai des idées et où l'on observe les réactions des gens face à ce que l'on écrit. C'est un aspect que j'aime bien.

Avez-vous déjà écrit des poèmes ou des chansons?

Écrire une chanson ou de la poésie, ça ne m'est jamais venu facilement. D'ailleurs, je ne lis plus tellement de poésie. Ce n'est pas le genre qui me requiert le plus comme lecteur, même si ce que font les slameurs, comme David Goudreault¹⁰, avec la langue me fascine au plus haut point. Je pense qu'il y a là une certaine jouissance de la langue. Le slam, c'est un peu une forme de poésie en direct.

Vous avez collaboré récemment au projet de Richard Séguin, *Retour à Walden : sur les pas de Thoreau*¹¹. Pouvez-vous nous parler de cette aventure?

Avec Richard Séguin, j'ai collaboré à l'aspect historique de son projet. J'ai fait les recherches et les textes de présentation.

Dans votre réponse, tout à l'heure, vous avez évoqué Jack Kerouac¹², qui a écrit *On the Road* en trois semaines. Dans vos chroniques du *Devoir*, vous vous intéressez aussi

¹⁰ Voir <https://www.davidgoudreault.org>

¹¹ Voir <http://www.richardseguin.com>

¹² Jack Kerouac a écrit, selon la légende, le manuscrit d'*On the Road* (Viking, 1957) en trois semaines.

beaucoup à la littérature américaine. Pouvez-vous nous parler de votre rapport à l'Amérique? Et de votre rapport à Kerouac et à son français¹³?

Quand j'étais un romancier débutant, à 30 ans, Kerouac me fascinait énormément, parce que c'est l'Amérique des routes, sac au dos... des choses que j'ai vécues à 20 ans, mais, avec le temps, j'en suis venu à une autre étape : celle de me considérer moi-même non seulement comme un cousin québécois éloigné de Kerouac, mais aussi comme un Américain.

Moi, maintenant, comme Québécois, je me vois comme un Américain français, un Français d'Amérique, tout simplement. Je pense qu'en littérature québécoise, on a cette perception, peut-être, entre autres, depuis la parution de *Volkswagen blues*¹⁴, de Jacques Poulin, en 1984. Je pense que c'est un moment important dans notre littérature, puisqu'il y a là une espèce de reconquête symbolique d'un imaginaire américain (américain au sens géographique). Le territoire américain nous appartient aussi.

En ce moment, je suis en train de travailler, entre autres, sur les coureurs des bois qui vivaient à Saint-Louis, en 1843. Ils étaient des Canadiens français partis gagner leur vie en faisant la traite des fourrures là-bas. Il y en avait tout plein qui sillonnaient les montagnes. Les Rocheuses, du côté américain, c'est un territoire qui fait aussi partie de l'imaginaire québécois.

Mon intérêt pour la littérature américaine ne date pas d'hier. J'ai toujours été intéressé par Hemingway, Steinbeck et compagnie. Je trouve que cela ajoute une dimension intéressante à ma réflexion sur le territoire américain. Je me perçois moi-même comme Américain et, quand j'y pense, je me fais toujours un point d'honneur d'appeler les Américains, nos voisins, des États-Uniens. En fait, au sens propre, ils se sont approprié un mot, « américain », qui devrait nous appartenir aussi. Comme Québécois, nous vivons sur le continent américain, nous sommes des Américains. Ça pourrait sembler être juste un jeu avec les mots, mais je pense que ça implique des conceptions importantes sur l'idée d'appartenance à un territoire.

À une certaine époque, les Québécois, les Canadiens français se sont repliés sur la vallée du Saint-Laurent et ont dit : « C'est ici que ça va se passer », mais on a encore un imaginaire qui s'étend beaucoup plus loin, vers l'ouest, entre autres. Le rôle d'un écrivain, d'un romancier, ça peut être de faire revivre cette dimension de l'imaginaire collectif.

Pouvez-vous nous parler davantage du rôle de l'écrivain et du rôle de la littérature? Selon vous, à quoi sert la littérature? Et est-ce qu'un écrivain se doit d'être critique de son temps et de sa société?

Je pense que la critique vient assez naturellement. L'esprit critique, c'est une chose qu'on développe en lisant et en se forgeant une pensée personnelle.

¹³ Voir Jack Kerouac, *La nuit est ma femme*, Montréal, Boréal, 2016 et Jean-Sébastien Ménard, « Sur la langue de Kerouac », *Canadian literature*, Vancouver, 2005 (<https://canlit.ca/awards-prizes/acql-papers/acql-2005-winner-jean-sebastien-menard/>)

¹⁴ Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

On est loin de vivre dans un monde dont l'état serait tellement satisfaisant qu'on pourrait se contenter d'en célébrer la réalité.

Il y a des puristes qui prétendent que la littérature ne sert à rien, qu'elle ne sert qu'à créer de la beauté. À ces gens, je répondrais que créer de la beauté, ça ne sert pas à rien et que ce n'est pas innocent. Dans le monde où l'on vit, dominé par les forces économiques, surtout, créer de la beauté et affirmer : « ça, c'est important! », ce n'est pas innocent comme acte. C'est déjà, en soi, une forme d'engagement. De dire ces choses sur lesquelles des esprits travaillent et s'expriment, c'est important. La poésie est importante. La littérature est importante. Déjà, travailler là-dessus et affirmer ça, c'est important.

Personnellement, je crois aussi au rôle politique de l'écrivain. Je n'emploie pas ici le terme « politique » dans son sens partisan et restreint, mais bien pour parler du rôle que l'écrivain a à jouer dans sa société, rôle qui peut aller jusqu'à prendre position sur certains enjeux.

Je pense qu'une des principales fonctions de la littérature, c'est d'être critique, d'être *de facto* une critique qui s'oppose au pouvoir. Pour moi, il n'y a rien de plus étranger à la littérature que le pouvoir, même si, à une certaine époque, les écrivains étaient commandités par la cour et faisaient de longues dédicaces au roi ou aux puissants de la cour. Il y a toujours eu des artistes qui étaient des valets du pouvoir, mais j'admire beaucoup plus le courant opposé, c'est-à-dire les écrivains qui se sont toujours dressés contre les injustices et contre les pouvoirs politiques, d'Émile Zola à des écrivains américains comme Norman Mailer. C'est cette dimension de la littérature qui me rassure sur sa pertinence.

Parfois, il y a certaines critiques qui ne peuvent s'exprimer qu'à travers la fiction. Je ne crois pas à une littérature engagée où on ne fait que prendre parti sans réflexion, comme un militant est parfois appelé à le faire. Je pense que la littérature sert à éclairer les enjeux et qu'éclairer les enjeux, c'est une forme d'engagement qui n'est pas étroite.

Est-ce qu'il y a des écrivains qui vous ont marqué davantage et d'autres qui, selon vous, doivent absolument être lus?

Il y a des écrivains qui me marquent et qui m'ont marqué, mais cela change selon les périodes. Par exemple, à l'époque de *La Rage*¹⁵, j'étais plus sous l'influence de Kerouac et de son délire langagier. Quand j'écrivais *La Constellation du Lynx*¹⁶, sur la Crise d'octobre, le terrorisme des années 1960 et les manipulations policopolières, j'étais plus sous l'influence de Mailer, dont j'ai déjà parlé, qui est un grand écrivain américain qui a beaucoup réfléchi aux subtilités de tout le monde secret des services secrets et compagnie. C'est un type très intelligent, un écrivain monstrueux par la grosseur des livres qu'il a publiés.

Dans les livres qu'il faut lire, à mon avis, il y a, du côté américain, *Le vieil homme et la mer*¹⁷, d'Hemingway. Pour moi, ça demeure un chef d'œuvre. Évidemment, on aime des livres pour

¹⁵ Louis Hamelin, *La Rage*, *op. cit.*.

¹⁶ Louis Hamelin, *La Constellation du Lynx*, Montréal, Boréal, 2010.

¹⁷ Ernest Hemingway, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard (pour la traduction française), 1952.

des raisons qui sont liées à notre vie personnelle. Ça dépend de l'époque à laquelle on a lu le livre et quand on l'a relu... Cela dit, encore aujourd'hui, tout banalement, j'ai une profonde affection pour le vieux Hemingway, même si je sais qu'il risque de n'être plus très à la mode. On l'a toujours trouvé macho... la chasse, la pêche... Mais c'est quand même un écrivain puissant et dans *Le vieil homme et la mer*, il a réussi à résumer beaucoup de choses de la vie en un texte qui, finalement, est une longue nouvelle.

De Mailer, il y a un livre portant sur le combat de boxe s'étant déroulé à Kinshasa, au Zaïre, en 1974, et opposant George Foreman à Muhammad Ali, que les spécialistes connaissent, où Mailer est allé faire un reportage sur ce combat. Le reportage est devenu un livre qui s'intitule *The Fight*¹⁸. Mailer, comme à son habitude, touche à beaucoup plus de choses que la boxe. Ce n'est pas tant le sport qui l'intéresse dans cette œuvre, mais tout ce qui l'entoure. C'est un livre que je relis encore volontiers avec beaucoup de plaisir.

En me promenant dans mon bureau, j'aperçois un autre chef d'œuvre, que je viens de faire lire à un de mes anciens profs de littérature de l'UQAM. Il s'agit de *Solomon Gursky*¹⁹, de Mordecai Richler. Dans ce livre, Richler raconte la saga des frères Bronfman qui sont devenus riches en faisant de la contrebande d'alcool dans les Prairies, dans les années 1930, et qui ont fait de leur famille l'une des familles princières du Québec et de Montréal. Tout ce récit est génialement mis en fiction par Richler qui, malgré ses positions politiques controversées sur le Québec et le français, demeure un immense romancier.

Il y a aussi Joyce Carol Oates qu'il faut lire, cette écrivaine américaine, même si son œuvre est tellement immense qu'elle nous échappe de tous les côtés. Pour les aspirants écrivains, je recommande *La foi d'un écrivain*²⁰. C'est un livre vraiment intéressant.

Je vais m'arrêter là, mais on pourrait en nommer à l'infini.

Il y a aussi l'auteur Ken Kesey auquel vous vous êtes intéressé beaucoup, notamment pour l'écriture de votre roman *Le joueur de flûte*²¹.

Oui. Ken Kesey, c'est une espèce de culte personnel. C'est un auteur qui n'a pas beaucoup écrit et qui a fait beaucoup d'expériences avec l'acide, avec le LSD... À la limite, c'est plus un personnage qu'un grand écrivain. Il a quand même fait deux grands classiques : *Vol au-dessus d'un nid de coucou*²² et *Sometimes a Great Notion*²³. C'est un personnage de ces fameuses années 1960, où ça brassait beaucoup dans le monde, un personnage d'écrivain que j'aime beaucoup.

¹⁸ Norma Mailer, *The Fight*, Boston, Little, Brown and Company, 1975.

¹⁹ Mordecai Richler, *Solomon Gursky*, Toronto, Penguin Books, 1989.

²⁰ Joyce Carol Oates, *La foi d'un écrivain*, Paris, Philippe Rey, [1993] 2004 (pour la traduction française).

²¹ Louis Hamelin, *Le joueur de flûte*, op. cit..

²² Ken Kesey, *One Flew Over the Cuckoo's Nest*, New York, Viking, 1962.

²³ Ken Kesey, *Sometimes a Great Notion*, New York, Viking, 1964.

Kesey est lui-même devenu un personnage dans le roman *The Electric Kool-Aid Acid Test*²⁴, de Tom Wolfe.

Tout à fait.

Vous avez étudié la biologie à l'Université McGill avant de faire une maîtrise en littérature à l'Université du Québec à Montréal, où vous êtes retourné récemment comme professeur invité. Est-ce que vos études en biologie, en sciences, ont influencé votre rapport à la langue?

J'ai déjà eu l'impression que ça avait un effet, oui. J'ai l'impression qu'à certains moments, je traitais la langue avec une sorte d'esprit scientifique, c'est-à-dire que j'accumulais les matériaux et que j'expérimentais avec une sorte d'exigence qui avait quelque chose du monde des sciences, avec une méthode, en fait.

Ce que j'ai surtout gardé de mes études universitaires en biologie, c'est l'amour de la nature et la passion du monde sauvage. En fait, ce ne sont pas des choses que j'ai apprises à l'université, je les avais déjà avant. Et ça, ça continue d'être une énergie qui irrigue mon œuvre. C'est encore un des moteurs qui me font écrire.

Je parlais de ma passion de la langue précédemment, mais il y a aussi cette passion du monde naturel de la vie sauvage, de la diversité du vivant, de la fameuse biodiversité (c'est devenu un mot presque passe-partout). Elle aussi insuffle une énergie à mon écriture. Et c'est une dimension que j'ai eu l'occasion d'approfondir à l'université, justement.

Je me souviens d'un moment précis, dans un cours d'écologie, où on s'était retrouvé, une vingtaine d'étudiants avec quelques professeurs, au Texas et en Arizona, dans le désert, pendant trois semaines. C'est peut-être un hasard, mais c'est à ce moment que j'ai eu l'idée d'écrire un roman pour la première fois. J'avais 23 ans à l'époque. C'est deux choses-là, dans mon parcours, se retrouvent liées : mon côté scientifique, que maintenant j'appellerais naturaliste, et l'écrivain comme tel.

En parlant de naturalisme, tout à l'heure, j'évoquais le projet avec Richard Séguin où Thoreau est à l'honneur. C'est un écrivain que vous devez admirer, puisque le rapport à l'écriture et à la nature est extrêmement présent chez lui.

Oui. Ça fait longtemps que je m'intéresse à Thoreau, à sa fameuse cabane²⁵, bâtie de ses mains, et à son rapport à la solitude, que j'ai aussi eu à certaines époques de ma vie et auquel tout écrivain finit par être *confronté*. Écrivain, c'est un métier qui peut être assez solitaire, si on parle du romancier et de l'écriture au long cours.

Thoreau est aussi au cœur d'un projet d'écriture sur lequel je travaille en ce moment où je m'intéresse aux naturalistes américains et à leurs relations avec des Canadiens français. Thoreau était un bon ami d'Alex Therrien, un bûcheron franco-américain de fraîche date venant du Bas-du-Fleuve, qui a vécu le fameux exode des Canadiens français vers les États de

²⁴ Tom Wolfe, *The Electric Kool-Aid Acid Test*, New York, Farrar Strauss Giroux, 1968.

²⁵ Voir Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, [1854] 1922 pour la traduction française.

la Nouvelle-Angleterre, et qui a eu droit à ses quelques pages dans le chef-d'œuvre *Walden*²⁶. De son côté, Audubon, le grand naturaliste américain, entretenait des relations avec Étienne Provost, un trappeur canadien-français né à Chambly qui vivait à Saint-Louis et qui se sentait chez lui dans les Rocheuses du Wyoming. Quant à Grey Owl, il avait des liens avec Jean-Charles Harvey, l'auteur des *Demi-civilisés*²⁷. Grey Owl est aussi allé écrire à Cabano, au Témiscouata, dans une cabane, un peu avant de devenir mondialement célèbre.

Ces naturalistes nous ramènent à la présence territoriale de l'Amérique dans l'imaginaire québécois et à des épisodes de notre histoire où nous avons débordé les frontières actuelles du Québec. Cela m'intéresse beaucoup.

Thoreau, c'est un beau personnage, comme Audubon, d'ailleurs.

Un peu plus tôt, nous avons parlé de vos études. Avant l'université, vous avez étudié dans un cégep. Dans quel cégep avez-vous étudié et que retenez-vous de votre passage au cégep?

C'est intéressant parce que quelqu'un qui me voyait à l'époque, au cégep, n'aurait pas du tout prédit que j'allais devenir écrivain. Pour moi, ce n'est vraiment pas là que le déclic s'est fait. C'est drôle. Tous les parcours sont différents.

J'ai fait mon cégep à Bois-de-Boulogne, qui était un peu considéré, à l'époque, comme un cégep de « bolles ». Mes amis allaient à Ahuntsic ou à Montmorency, mais moi, je m'étais « ramassé » à Bois-de-Boulogne. À l'époque, je vivais à Laval, chez mes parents.

Au cégep, je n'étais pas encore le lecteur que j'allais devenir et je n'y ai pas rencontré de livres qui allaient devenir importants dans ma vie. Ça, c'est vraiment venu à l'université, quand je suis arrivé à l'UQAM, en littérature, et que j'ai découvert Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Anne Hébert et compagnie. C'est là que j'ai commencé à devenir l'écrivain que je suis devenu.

En disant ça, je me rends compte que j'ai l'air de mettre une grande responsabilité sur le dos des professeurs de cégep... comme si la rencontre avec les œuvres marquantes se faisait ou non grâce à eux...

Personnellement, ma passion de la littérature et de la langue n'est pas née au cégep. Il faut dire que c'est une période de ma vie dont je ne garde pas tant de souvenirs. J'étais un ado qui se cherchait beaucoup. C'est aussi un peu ma période « cancre », le cégep. Je n'étais plus le bon étudiant appliqué que j'étais en septième (je suis une sorte d'ancêtre, j'ai fait ma septième année), en Gaspésie...

C'est un passage particulier, le passage au cégep. C'est un moment où les jeunes se cherchent, découvrent le monde et commencent à devenir des adultes. Ce n'est pas nécessairement toujours facile.

Effectivement, oui.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Jean-Charles Harvey, *Les demi-civilisés*, Montréal, BQ, [1934] 2017.

Si vous aviez un message à formuler à l'intention de nos étudiants et de nos étudiantes, en ce qui a trait à la langue française et à son avenir, lequel serait-il?

La passion, ça ne s'invente pas, si on ne l'a pas, mais ça se développe. Alors, mon message, ça serait d'essayer de voir la langue comme un grand jeu, d'essayer de devenir sensible à l'aspect ludique de toute langue.

Les langues, ce sont des constructions. Il y a des gens qui vont passer leur temps sur des jeux vidéo ou qui vont faire des jeux de rôles comme *Donjons et Dragons*... Dans la langue, il y a aussi d'immenses possibilités ludiques. Ça peut devenir un « gros trip », la langue, le français ou n'importe quelle langue. C'est un code et on peut jouer avec ça.

Mon message serait donc d'essayer d'avoir du plaisir avec la langue, avec le français.

Pour plus d'informations sur Louis Hamelin et son œuvre, voir

<https://www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/auteurs/louis-hamelin-829.html>